

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Bryan et Roosevelt

En dépit de la crise financière, des difficultés que rencontrent l'industrie et le commerce pour continuer leurs opérations, la politique se chôme nullement. Il y a eu, il est vrai, des élections la semaine dernière dans divers Etats, mais elles avaient plutôt un caractère local, de sorte que le public en général ne s'y est que médiocrement intéressé.

Or, il est curieux de constater, au moment où l'attention générale se reporte sur la politique nationale, que dans le parti républicain un seul homme reste en scène, et qui peut ainsi s'exprimer: le président Roosevelt.

Il n'est pour ainsi dire plus question de Taft, à qui son voyage autour du monde et les brèves somnolences en son absence par les promoteurs de sa candidature ont, dit-on, enlevé les chances de succès qu'il pouvait avoir. On ne parle guère des autres dont les noms avaient été mis en avant, du gouverneur Hughes, de l'Etat de New York, par exemple, de vice-président Fairbanks, etc. Il n'y en a plus qu'un seul auquel on s'intéresse, et c'est M. Roosevelt. On annonce de Washington, du reste, qu'il étudie en ce moment un plan qui, s'il est adopté, assurera le contrôle des traités par le gouvernement.

Ce plan est, dit-on, le plus hardi qui ait jamais été conçu, et il se trouve des personnes qui s'en effraient parce que, selon elles, il donnerait au pouvoir absolu au président. Quoi qu'il en soit, M. Roosevelt de nouveau au premier plan, et c'est probablement pour cette raison que ses amis recommencent à prôner sa réélection. Il répète, ce qui est vrai d'ailleurs, qu'il n'a en somme été élu qu'une fois à la présidence et qu'en conséquence la tradition ne serait pas nécessairement écartée si la convention nationale républicaine choisissait M. Roosevelt comme porte-drapeau du parti l'été prochain. Les républicains du Tennessee donneront Pélan et ceux de tous les autres Etats suivront, de sorte que M. Roosevelt sera nommé

Or, depuis hier, on peut y admirer, à côté des Caran d'Ache, des Foran, des Sem, des Abel Faivre, des Roubille et des Cappiello, une amoncelle charge exécutée par le célèbre téor.

La Flûte de Caruso

Caruso jouait de la flûte à travers. Un jour qu'il s'exerçait, raconte-t-on, un homme vint le voir pour tenter de lui vendre un phonographe payable par mensualités. — Voyez, dit l'homme, vous pouvez enregistrer vous-même vos cylindres. Faisons une expérience.

Caruso joua un petit morceau de flûte de son mieux—dans le corne de la machine. Puis, le marchand plaça ce cylindre comme il convenait et la reproduction du morceau de flûte se fit entendre.

—C'est moi qui joue comme cela? demanda Caruso avec stupeur.

—Oui, Monsieur. —Mot, réellement? —Exactement, monsieur. —Prenez vous le phonographe? —Non! Non! s'écria Caruso. Je vous vende la flûte...

Nouvelle Décoration

Une nouvelle décoration, dit la "Gazette" de "Voss", vient d'être créée en Prusse: la croix du Mérite féminin.

L' "Echo de Paris" ajoute ce seul mot: —Il était temps!

THEATRES. ORPHEUM.

Peu de spectacles sont aussi variés, aussi complets que ceux qu'offre l'Orpheum, le théâtre de vaudeville de la rue St-Charles, et c'est pourquoi sa vogue est ininterrompue. Le programme de cette semaine comprend des tours de force, de la comédie, du drame, du chat, de la danse, des scènes comiques, etc., et il est parfaitement exécuté.

TULANE.

Le succès de Maude Adams s'est répété hier soir au Tulane, et c'est devant une salle foule qu'elle a donné la seconde représentation de "Peter Pan". Cette très intéressante pièce de J. M. Barrie est luxueusement montée, et elle constitue un spectacle charmant. Maude Adams et ses excellents partenaires la jouent deux fois aujourd'hui.

CRESCENT.

Il y avait beaucoup de monde en matinée et le soir hier au Crescent, où une troupe fort bien composée joue "Way Down East", un des plus beaux drames du répertoire américain. Les beaux sentiments exprimés dans cette œuvre sont éminemment goûtés par les spectateurs, qui manifestent fréquemment leur approbation.

SHUBERT

Le nouveau genre adopté par le Shubert paraît plaire aux habitués de ce théâtre, et il y a beaucoup de monde à chaque représentation de "Me, Him and I", une comédie musicale d'un comité que étonnant. Il s'y trouve des chansons très gaies qui sont déjà populaires.

Cette pièce est donnée aujourd'hui en matinée.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Le mariage de nonagénéaires.

Lowell, Mass., 12 novembre.—Le mariage de M. Henry C. Wilder, âgé de 95 ans, et de Mile Esther Crawford, âgée de 90 ans, a été célébré hier soir à Lowell. Les deux conjoints s'étaient rencontrés il y a une quinzaine de jours pour la première fois et s'étaient épris l'un de l'autre à première vue.

Le procès d'un ex-président de banque

Chicago, 12 novembre.—Le procès de John R. Walsh, ex-président de la Banque nationale de Chicago accusé d'être frauduleusement approprié 1-5 fonds de cette institution, a commencé ce matin devant la Cour de District des Etats-Unis. Le juge A. B. Anderson dirige les débats. Cent-soixante chefs d'accusation ont été relevés contre le prévenu. Il est probable que les débats de cette affaire dureront plusieurs semaines.

Un incendie.

New Haven, Conn., 12 novembre.—Quatre employés de l'Hotel Garde ont péri ce matin dans un incendie qui a éclaté dans les chambres à domestiques au cinquième étage de cet hôtel rue Meadow. Quatre autres employés ont été légèrement atteints par les flammes.

La marine japonaise.

Victoria, Col. Brit., 12 novembre.—Suivant des avis parvenus ces jours derniers de Tokio le gouvernement japonais aurait donné ordre aux chantiers de Maizuru de construire un contre-torpilleur qui surpasse en grandeur et en puissance tous les navires de cette classe lancés par les marines étrangères. Ce contre-torpilleur aurait une jauge de 1100 tonnes et ses machines pour fournir une vitesse de 35 nœuds à l'heure.

Le procès de Mme Bradley.

Washington, 12 novembre.—Par suite de la mort du juge L. E. McMas, de la cour d'appel de district, le procès de Mme Annie Bradley a été ajourné à jeudi matin. Mme Bradley est accusée d'avoir tué le sénateur Arthur Brown, de l'Utah.

Mort de Mme Emma Packard.

Marshalltown, Ia., 12 novembre.—Mme Emma Packard, épouse de S. B. Packard, ex-gouverneur de la Louisiane, est morte subitement aujourd'hui à Marshalltown des suites d'une attaque d'apoplexie.

La défense des côtes.

Washington, D. C., 12 novembre.—Le général Alexander MacKenzie chef du corps de génie de l'armée des Etats-Unis estime à \$23,461,911 la somme qui devra être dépensée pour les fortifications dans le courant de l'année 1908.

L'escadre du Pacifique.

New York, 12 novembre.—On prétend dans certains milieux que le transfert de la flotte de l'Atlantique dans les eaux du Pacifique, a un but autre que celui d'une simple croisière, mais servira à l'établissement d'une station navale permanente dans les eaux asiatiques. Suivant ces rumeurs l'escadre du contre-amiral Evans après un court séjour à San Francisco partirait pour les Philippines où elle resterait définitivement attachée. Cette flotte, la plus forte que les

Etats-Unis aient jamais assemblée, est considérée comme amplement suffisante pour la défense de nos îles.

Accidents causés par des fils électriques.

La pluie et le vent violent de l'autre nuit ont abattu de nombreux fils électriques à divers points de la ville, et on a eu à constater plusieurs accidents.

Un nommé Edward Foster, employé à la plantation de Burguières, près de Laplace, qui passait quelques jours à la Nouvelle-Orléans, a rencontré un fil téléphonique tombé en travers de sa route à l'angle des rues Ursulines et Villard et s'est tué sur le coup. Son corps n'a été identifié que plusieurs heures plus tard à la Morgue.

Un cheval appartenant au juge Richard B. Otero et un cheval de fiacre conduits par Spencer Scott ont été tués par un détaché des poteaux par l'ouragan.

Les Gebbia devant la Justice.

Le procès de Leonardo et de Nicolina Gebbia, qui sont accusés de complicité dans l'enlèvement et le meurtre du jeune Walter Lamana, s'est ouvert hier devant la cour criminelle de Bahaville, paroisse de St-Charles, présidée par le juge Edrington. On croit que ce procès ne durera pas plus de trois ou quatre jours. Tous les débats ont lieu sur les lieux et tous les préliminaires des débats ont été terminés hier.

TESTAMENT.

Le testament de M. J. B. Camors, décédé récemment, a été validé hier à la cour civile de district. Il est daté du 23 juillet 1898 et ainsi conçu: C'est mon dernier testament.

Tout ce que j'ai appartenu à la communauté existante avec ma femme et moi. Je donne et lègue à ma femme, Marie Anna Campbell, l'usufruit pendant sa vie de tout ce que je posséderai à l'heure de ma mort. Je donne et lègue à chacune de mes cinq filles, Clémence, Marie, Marguerite, Alice et Juliette, la somme de cent mille dollars. Le reste de ma succession sera également divisé entre tous mes enfants. En d'autres termes, je laisse tout ce que je possède à mes enfants, à charge pour eux de verser l'usufruit à leur mère, mais mes filles auront droit chacune à cinq mille dollars de plus que sa sœur.

Le feu, croit-on, a été causé par un bout de cigare ou de cigarette éteint. L'Hotel Garde est un des établissements les mieux connus des voyageurs dans l'Etat et il était bondé de monde quand l'incendie s'est déclaré.

Dangereux ivrogne.

Le 14 octobre dernier, vers neuf heures du soir, Frank Redmond, un ancien employé de chemin de fer qui demeure rue Clout, 1001, se trouvait pris de bousoin et pour s'amuser il est monté sur une locomotive dans la gare du North-east et il a lancé sur un train de voyageurs qui allait partir quelques minutes plus tard. Fort heureusement il n'y a eu aucun accident, les voyageurs en étant quittes pour une forte secousse.

Redmond a été arrêté et le recorder Marchoget l'a condamné hier à \$40 et 40 jours de prison, plus 15 jours si les amendes ne sont pas payées, pour bris de paix et méfait. Le juge a en outre donné à l'avocat de la compagnie l'instruction de formuler une accusation contre Redmond devant la seconde cour criminelle de cité.

Edition Hebdomadaire de "l'Abéille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, historiques, politiques et artistiques, dans "l'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Assemblée générale de la Louisiane.

SENAT. Baton Rouge, 12 novembre.

A midi, trente-quatre membres du sénat se sont réunis sous la présidence du lieutenant-gouverneur Sanders. Le sénateur Wright a déposé le mémoire du maire Behrman relativement à l'enquête sur le trafic du port de la Nouvelle-Orléans. Ce rapport a été renvoyé au comité des affaires de la ville. Des résolutions commémoratives des sénateurs Thorpe et Farrot, déposées pendant la dernière session, ont été lues et adoptées. Les bills Kelly et Farrot incorporant les réformes proposées par le lieutenant-gouverneur Sanders ont été lus et seront définitivement adoptés demain. Après cette lecture le sénat s'est ajourné à mercredi à midi.

CHAMBRE.

Il y avait cent membres présents quand le président Cayan a ouvert la séance à midi. C'est M. Henriques qui a déposé le mémoire du maire Behrman relativement à l'enquête sur le trafic du port. Après la lecture d'une lettre de M. Meredith annonçant qu'il ne s'élèvera pas durant la session et renvoi de cette lettre au comité des élections la Chambre, sur proposition de M. Dale, s'est ajournée.

COMITÉ DES AFFAIRES DE VILLE.

Le comité des affaires de ville de la Chambre des Représentants a siégé hier pour discuter les bills de M. Henriques et de M. Alexander relatifs à l'enquête sur les frais de port à la Nouvelle-Orléans. Le bill de M. Henriques tend à l'installation d'un comité de la législature nommé par le lieutenant-gouverneur Sanders, président du Sénat, et le président de la Chambre. Le bill de M. Alexander crée un comité nommé par le gouverneur. Après un échange de vues il a été décidé d'inviter tous les intéressés de la Nouvelle-Orléans à une séance du comité qui se tiendra mercredi à huit heures du soir. Une invitation spéciale a été adressée au maire Behrman.

Arrivée de Dr Wiley.

Le Dr Harvey W. Wiley, chef du bureau de chimie au département d'agriculture de Washington, est arrivé hier matin à la Nouvelle-Orléans par le chemin de fer de Louisville & Nashville. Il a été reçu à la gare par M. Henry McCall, percepteur du port, M. C. A. Farwell, président de l'American Cane Growers Association, M. D. D. Colcock, président de la Bourse du Sucre, le Dr E. E. Blouin, président de la station agricole expérimentale de la Louisiane, M. A. H. Bryan, du bureau de chimie, et d'autres personnes intéressées dans l'industrie sucrière. Le Dr Wiley a été escorté à la Bourse du Sucre, où le président James C. Murphy et les membres présents lui ont fait un cordial accueil. Le distingué visiteur a parcouru les diverses parties de la Bourse et examiné de nombreux échantillons de sucre. A trois heures de l'après-midi le Dr Wiley a pris le train pour la plantation d'Evergreen, située dans le paroisse d'Ibérie et à 80 milles de la Nouvelle-Orléans. Il y dirigera personnellement pendant trois jours diverses expériences. Le but de ces expériences est de déterminer l'emploi du soufre pour la clarification de la mélasse et est pas nuisible à la santé publique. A son retour à Washington le Dr Wiley soumettra un rapport au secrétaire de l'agriculture, M. Wilson. Avant son départ pour la plantation d'Evergreen un lunch a été offert au Dr Wiley au Restaurant de la Louisiane. Les convives étaient M. H. W. Wiley, C. H. Irion, J. C. Murphy, W. T. O'Reilly, J. E. Bourguières, A. J. Bryan, N. W. Tausig, A. R. Bloomfield, A. L. Metz, F. A. LeLong, Henry McCall, E. P. Broussard, C. A. Farwell, Pearl Wright, J. C. Levers, R. F. Blouin, A. J. Meyer, H. E. Aron, D. Colcock, Ph. Bodenheimer.

MAUVAIS PLAISANT.

A huit heures, hier matin, l'ambulance a été appelée rue N. Peters près Marigny pour un jeune nègre qui avait, dit-on, pris du poison. Les étudiants, en arrivant sur les lieux, ont appris que J. Pajo, un noir demeurant dans le voisinage, après s'être disputé avec sa femme avait porté une bouteille à sa bouche en disant qu'il allait se suicider. Il s'est couché et a simulé la mort. Sa femme, effrayée, s'est rendue aussitôt à un téléphone et a appelé l'ambulance.

INCENDIE.

Hier vers huit heures du matin une alarme a été donnée pour un feu dévorant dans l'établissement de E. F. Hubbe, rue Magasin, 2923. Les flammes ont été promptement éteintes.

Autres incendies.

Un feu dont on ignore l'origine a pris naissance hier matin dans la demeure de Joseph Proctor, rue Musique, 1539. Les dommages ont été insignifiants. Hier à une heure de l'après-midi un feu a éclaté dans un cottage de la rue De Soto, 2647, appartenant à Mme M. Wham. Il occupé par Mme Alice Graham et John F. Latoré. Les dommages d'environ \$350 sont couverts par une assurance.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 74 Commence le 30 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

QUATRIÈME PARTIE.

Le complice masqué.

VII

LES SCRUPULES DE M. LOUPEIGNE.

(Suite.)

—J'ai confiance.

—Moi aussi, j'ai confiance en

vous. Et je vous en donnerai la preuve. Vous allez savoir mon nom.

—Je ne le demande pas, protesta-t-il.

—Je suis la comtesse d'Herquancy.

Le notaire demeura béat. Son geste machinal épongea son crâne, que le saisissement rendait orageux comme son visage.

Il n'avait pas repris son sang-froid que déjà Solange, s'éloignant en hâte, renversait presque la chaise, inclinée sur un pied, de madame Grouille aux écoutées.

—Ah! j'en ai pourtant vu, dans ma carrière!... murmura maître Loupeigne quand il retourna la parole.

—Bah! dit le collectionneur, et moi, dans la mienne! On ne connaît pas les passions humaines quand on ne les a pas senties trembler dans un bois qu'elles ont fouillé, qu'elles ont fait crier ou fleurir, ou se contourner diaboliquement. Boitez-moi. Venez palper cette sculpture merveilleuse, ces formes idéales, aussi nombreuses et diverses que toutes les joies et toutes les douleurs du monde. Mes bois!... mes bois!... Venez, monsieur Loupeigne. Vous verrez s'ils ne contiennent pas de plus tragiques frissons que vos actes notariés.

Mais, comme il montait l'escalier en parlant de la sorte, M. de Mirrevert s'aperçut que son vis-

tear ne le suivait pas, tandis que, seule dans l'allée, madame Grouille lui adressait un regard de compassion et d'indulgence.

VIII

L'EAU QUI CHANTE

—Madame est sans doute ici pour visiter la source de la Loue? demanda la patronne de l'unique hôtel de Monthier.

Elle regardait la voyageuse, arrivée la veille au soir, si tard que tout le monde était près de s'endormir dans l'auberge peu fréquentée.

En hâte on avait aéré la plus belle chambre, et mis des draps frais au lit. Une méticuleuse propreté régnait, à défaut de luxe, dans cette maison villageoise.

Le Suisse proche s'annonçait par les meurs, comme par les aspects de nature.

Aux premières heures du matin, les montagnes disaient leur gloire contre la pureté bleue du ciel. Les cimes flambaient par toutes leurs grandes falaises de calcaire, qui renvoyaient le soleil comme des miroirs de cuivre.

Sur les pentes basses on distinguait les nappes vertes des pâturages. Tandis que du creux profond de la vallée, à travers la forêt des ornières qui alimentent les ruisseaux à kirach, montait la chanson frémissante de la rivière.

—Madame désire visiter la source de la Loue? interrogea encore l'hôtesse.

—Oui, je suis venue pour cela, répondit enfin la jeune dame.

—Une Parisienne, c'est certain, pensa la rustique personne, en disposant les œufs et le lait du déjeuner sur la nappe blanche que brodaient de feuillage l'ombre d'une vigne.

Ceci se passait sous un berceau nocturne y traînait encore, parmi l'averse dorée des rayons. La douceur du merveilleux été flottait partout, dans l'air parsemé de petits papillons blancs, de moucheron et d'abeilles.

La voyageuse regardait autour d'elle comme une aveugle à qui l'on viendrait de rendre la vue, et qui ne saisirait pas tout de suite la réalité des choses.

—Ainsi, c'est Monthier, dit-elle.

—Oui, madame. Monthier-le-Haut. D'ici, vous voyez très bien Monthier-le-Bas, dans le creux de la Loue. Quand vous serez déjeuné, si vous allez seulement jusqu'au bout de la terrasse, vous serez déjà une très belle vue sur le fond de la vallée.

—J'aimerais, dit la dame, avoir un guide pour cette excursion jusqu'à la source. Oh! un enfant suffirait, je pense. N'y aurait-il pas dans le pays un petit garçon?...

—Elle ouvrait étrangement ses beaux yeux d'un brun clair, à

reflets d'or. Sa bouche, en parlant, trembla. L'anbergiste la regardait avec une bienveillante curiosité.

—Madame s'ennuierait, toute seule avec un gamin. Je conseillerais à Madame d'attendre la voiture de Pontarlier. C'est une diligence qui fait le service. Il y a toujours des personnes pour la chute de la Loue. C'est trois bons quarts d'heure de marche par le petit sentier. En compagnie, ça paraît moins long.

—Non, non. Je me promenerai d'abord par ici. Ce village me paraît ravissant. N'y a-t-il pas de maison à vendre ou à louer.

—Où ça? A Monthier?

—Oui.

—Madame devrait rester quelques jours ici, à notre hôtel. On la soignerait bien. Ça donnerait le temps de voir.

—Je ne dis pas non.

Elle semblait attendre quelque chose qu'on ne disait pas, et qu'elle n'osait demander directement.

Hésitante aussi, l'hôtelière demeurait là, — brave femme de mentalité simple, qu'impressionnait le charme d'une créature si fine, tellement au-dessus d'elle, malgré son apparence modeste, et le "tailleur" en toile, à ceinture de cuir, la chemise de batiste anie, le canotier de paille blanc, avec la robe fixée d'une perle autour du haut col empesé.

—Y aura peut-être... tout de

même... bientôt... une maison bourgeoise à vendre ici, dit enfin la patronne, après de laborieuses réflexions.

—Ah!... fit la Parisienne, en se donnant l'air d'avaler une bouchée d'oie qui lui restait au gosier.

—Où... la maison aux Cornet...? Eché-boise qu'elle appelait ça. Mais faudrait voir que la fabrique ne fasse pas l'affaire avant.

—La maison Cornet?... récheta la voyageuse, qui rougit brusquement.

—Bien sûr. Elles étaient deux sœurs. Y en a une qu'est défunte avant-hier.

Elle est morte... Le cri partit si vivement que la paysanne devint soupgonneuse.

—Vous la connaissiez donc? —Pas du tout. Seulement... Seulement, voilà... Je n'aimerais pas m'installer dans une maison où quelqu'un vient de mourir.

—Oh! ben... si c'était ça, on n'habiterait nulle part! observa la Franco-Comtoise.

—Mais... vous m'avez dit deux sœurs. L'autre sœur, n'hérite pas de la propriété? —Mamzelle Fanny?... Parce que... Des dettes, on... elle hérite. Y a une hypothèque sur la vieille bloquée. Et puis, pour l'éducation de l'enfant, faut qu'elle retourne à Paris. Elle veut l'élever en monieur, lui

faire faire ses classes. —Un enfant?... Cette demoiselle?

—Qu'avait-elle donc, la jolie dame, à trembler si fort? Elle dut poser le bol de lait qu'elle essayait de porter à ses lèvres. Sûr, on l'avoyait ici pour sa santé. L'air était montagnois lui ferait du bien. Elle devait avoir quelque maladie nerveuse, une maladie des villes. Son hôtesse reprit: —Ce n'est pas mamzelle Fanny qui l'a mise au monde, ce n'est elle. Elle a plus de soixante-dix ans, et il en a huit que je crois. Mais, enfin, il doit la toucher de près, car elle l'aime comme une mère peut pas plus aimer. Elle se prive de tout pour toi. Elle peine encore, à son âge... C'est rien de te dire. Faut la voir. Ça dirait un "esquette"?

—Que Dieu la récompense! —Oh! le petit s'en charge déjà. C'est un gosse comme y en a pas... si gentil, si brave! Ici à Monthier, tout le monde l'aime ce petit Tiennot.

—Tiennot?... répéta la voyageuse, qui changea encore de couleur. Tout le monde l'aime? Vous aussi, madame?

—Moi aussi, pardienne! Je die toujours à mes garmements: regardez-le, c'est sur lui que vous devriez prendre l'exemple.

—Je vais me promener un peu, jusqu'au bord de la Loue, fit la dame, qui se leva, puis s'appuya à sa chaise, comme saisie d'un étourdissement.